

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Exercices de mémoire

Jean Larose, *Première jeunesse*, Montréal, Leméac, 1998, 312 p.

Suzanne Favreau, *Où sont donc les vivants?*, Lachine, la Pleine lune, 1998, 312 p.

Francis Magnenot, *Italienne*, Montréal, Boréal, 1999, 166 p.

Hélène Rioux

Numéro 95, automne 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37546ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Rioux, H. (1999). Exercices de mémoire / Jean Larose, *Première jeunesse*, Montréal, Leméac, 1998, 312 p. / Suzanne Favreau, *Où sont donc les vivants?*, Lachine, la Pleine lune, 1998, 312 p. / Francis Magnenot, *Italienne*, Montréal, Boréal, 1999, 166 p. *Lettres québécoises*, (95), 22–23.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1999

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Jean Larose, *Première jeunesse*, Montréal, Leméac, 1998, 312 p., 29,95 \$.
Suzanne Favreau, *Où sont donc les vivants ?*, Lachine, la Pleine lune, 1998, 312 p. 24,95 \$.
Francis Magnenot, *Italienne*, Montréal, Boréal, 1999, 166 p., 19,95 \$.



Exercices de mémoire

Pour l'écrivain, la mémoire est un puissant moteur. C'est souvent le passé qui inspire l'écrivain, et, souvent, c'est un passé douloureux que celui-ci voudrait, avec le recul, enfin comprendre, qu'il triture et décortique parce qu'il cherche à s'en libérer, sinon à l'abolir. Les trois romans qui font l'objet de cette chronique ont en commun une blessure jamais guérie.

ROMAN
Hélène Rioux

POUR SON PREMIER ROMAN, *PREMIÈRE JEUNESSE*, Jean Larose, surtout connu comme essayiste (*L'amour du pauvre, La souveraineté rampante*), a pris comme toile de fond cette fameuse Révolution tranquille par laquelle est passé le Québec. Les années soixante, donc, avec tout ce que cela comporte de magie, de recherche, de rage et d'illusions. De désarroi aussi. De convulsions. D'espoir et de désespoir.

Blessure de jeunesse

D'entrée de jeu, j'ai failli me dire « oh ! non ! pas encore la Révolution tranquille ! » comme on dirait « pas encore le *Refus Global* ! », ou « pas encore mai 68 ! », « pas encore la Deuxième Guerre mondiale ! » En reviendrons-nous seulement un jour ? Ou est-ce que nous vivons depuis un présent si terne qu'il nous faille encore et toujours retourner, tel l'assassin sur les lieux du crime, vers ces mêmes brèves périodes flamboyantes — comme si elles avaient été les seules dignes d'être vécues et d'être racontées ?

D'autres questions me venaient. Je me demandais par exemple : ceux qui étaient jeunes à l'époque en sont-ils à ce point restés marqués qu'ils s'y cramponnent toujours, pathétiques naufragés refusant de quitter le rafirot éventré ? Ou cette marque indélébile serait-elle un stigmate — je veux dire sont-ils si déçus de ce qu'ils ont fait du bel espoir que d'en parler leur donne l'impression de se justifier, en quelque sorte, les console ? Les années soixante, comme un mythe, avec ses fleurs, ses accoutrements, sa musique, ses slogans, *Peace and Love*, etc. La Révolution avec sa jeunesse triomphante. Quand on croyait entrer dans une ère nouvelle, celle du Verseau, quand on croyait que tout était permis et que rien, jamais, jamais, ne serait plus pareil.

Que de nostalgie !

Et pourtant... On croit que tout a été dit sur un sujet, et voilà que quelqu'un arrive et le redit, mais le redit autrement. C'est donc nouveau. Un nouveau regard. C'est toute la magie de l'écriture. *Première jeunesse* illustre magistralement cela. Heureusement.

Nous sommes en 1969 (le disque blanc des Beatles vient de sortir, précise l'auteur), dans une ville de province où une bande de jeunes, élèves d'un collège classique, juste avant l'avènement des cégeps, s'ef-

forcent, avec toute la hargne, toute la ferveur de l'adolescence, de renverser l'ordre établi. Comment s'y prennent-ils ? Eh bien en faisant l'amour, surtout, à deux ou à plusieurs, en privé ou en public, et en en parlant beaucoup, mais aussi en écrivant des poèmes, et en organisant des créations collectives, des happenings, en envoyant promener les adultes et leur existence étriquée, en formant des comités révolutionnaires qui vont jeter les professeurs dehors. En s'égratignant aussi et en se déchirant beaucoup. En se faisant mal parce que c'est ça qui fait du bien. En prenant des risques.

Le narrateur, François, travaille à une pièce de théâtre qui doit être montée au collège à la fin de l'année et qui doit choquer tout le monde par son audace. Il vit une amitié-passion avec Aurélien, à la fois amant et frère siamois, avec qui il partage tout, autant les filles que les idées et les projets. Il se consume aussi d'une passion douloureuse et fatale pour Solange, une rebelle pure et dure qui se moque de lui, tandis que Claire, la sœur d'Aurélien, mystique illuminée, se consume pour lui — et pour Solange — d'une passion tout aussi destructrice.

Mais il est difficile de résumer l'intrigue et je ne vais pas tenter de le faire. Car *Première jeunesse* est avant tout une suite de fragments conçus pour broser, à petites touches, le portrait d'une génération enviée et honnie avec la même ardeur.

Écrit dans une langue lyrique et lumineuse — c'est là une de ses grandes forces —, le roman offre, malgré quelques longueurs et redites, le tableau le plus complet, le plus lucide aussi, qu'il m'ait été donné de lire de cette époque que l'on regrette encore.

Mal existentiel

Bernard Sauriol, le héros — je devrais plutôt dire l'anti-héros qui évoque, sous certains aspects, le Roquentin de Sartre — de *Où sont donc les vivants ?*, premier roman de Suzanne Favreau, a beau avoir dépassé la quarantaine, il ne semble pourtant pas avoir vécu cette impétueuse jeunesse des protagonistes de Jean Larose. En fait, il semble ne jamais même avoir été jeune. Il est de ces gens qu'on dirait nés



Jean
Larose

vieillards. Replié sur lui-même, il se cherche encore, comme il s'est d'ailleurs toujours cherché. Chez lui, pas de nostalgie, mais une mélancolie tenace, une inaptitude existentielle au bonheur.

Ce n'est pas un personnage sympathique, en ce sens qu'il ne suscite chez le lecteur aucun sentiment. Il est malheureux (ou « inheureux », écrivait sans doute Suzanne Favreau) mais je dirais qu'on s'en fout.

Son malheur ne touche pas. S'il suscite quelque chose, c'est un profond agacement. Il y a chez lui trop de complaisance. Il cajole ses bobos avec un masochisme horripilant.

Solitaire, il travaille dans le musée d'une banque où coulent goutte à goutte, comme d'un robinet vétuste, des heures d'un ennui mortel. Semblable lui-même au personnage de cire qui lui tient compagnie dans ce musée glacé, et n'ayant rien de mieux à faire, il consigne dans des carnets ses stériles cogitations. « J'avance dans un monde au sein duquel j'inexiste » (p. 28), dit-il. Constat pour le moins consternant.

Souffrance inutile ! Inagir la vie. N'entretenir nul désir qui me la fasse trop aimer et me conduise à d'amères et fatales nostalgies. Plutôt l'inespoir insipide que les affres du désir. (p. 57)

Le soir venu, il rentre chez lui où il mange tout seul en écoutant de l'opéra, puis il hante, en voyeur, les bars du village gay. Ambivalent, il rêve pourtant de femmes qu'il fuit dès qu'elles menacent de s'incarner.

Bien sûr, à la suite de sa rencontre avec Jocelyn (un « vivant », enfin), une porte semble s'ouvrir, donnant à la lumière une chance d'entrer dans le cagibi où, semblable à une plante négligée, il s'étiolait inexorablement. Mais il est bien tard, et il faut avoir démontré beaucoup de

patience, voire de courage et d'abnégation, pour l'avoir suivi dans cette interminable quête.

L'auteur l'a fait et, dans son cas, on soulignera le talent qu'il fallait pour donner vie à ce mort vivant. Il n'est pas toujours simple pour une femme de prendre la voix d'un narrateur masculin — et vice versa. Suzanne Favreau y parvient avec une sensibilité remarquable. Son personnage sonne juste. Pour un premier roman, c'est de bon augure. Attendons la suite.

Chagrin d'amour

Avec *Italienne*, Francis Magnenot, lui, démarre sur les chapeaux de roue, tout comme Séverin, son personnage. On a envie de le suivre. Il va en Italie — quel beau pays ! On lui emboîte donc le pas. De ville en ville sous le soleil de l'éblouissante Italie, de rencontre en rencontre, sur les traces de Nadine, la femme aimée qui l'a laissé tomber. De ce chagrin d'amour, Séverin ne guérit pas — ne paraît d'ailleurs pas vouloir guérir. Il est vrai que cet amour le comblait. Par ce voyage, il cherche à comprendre comment il a pu laisser l'amour lui échapper.

Il démarre donc sur les chapeaux de roue — je veux dire que le style est vivant, que les images sont imprévisibles, souvent brillantes, que les situations sont saugrenues —, puis il s'essouffle, ralentit, tombe en panne. Le moteur tousse et crachote pitoyablement. Le voyageur s'é gare, les pistes ne mènent nulle part. Le lecteur tourne en rond avec le voyageur perdu, il piétine, il se sent étourdi, mais sans raison, et son étourdissement n'a rien en commun avec le vertige. On garde pourtant espoir, mais la fougue du début, on ne la retrouve pas. La fin arrive en queue de poisson. C'est un peu triste. C'est décevant. Comme un ballon qui se dégonfle. Comme de voir un lion se changer en mouton.



Francis Magnenot

VOTRE PLAISIR DE LIRE : NOTRE PLAISIR D'ÉDITER !

John Nihmey

Voici dix ans, une femme autochtone de quarante ans, mère de deux enfants, est heurtée par une automobile. Les policiers la croient saoule et l'abandonnent sur un banc de neige. Elle mourra onze jours plus tard...

Qu'est-ce qui a tué Minnie Sutherland ?

Feu d'artifice et pétard mouillé.
La saga Minnie Sutherland :
une enquête explosive.

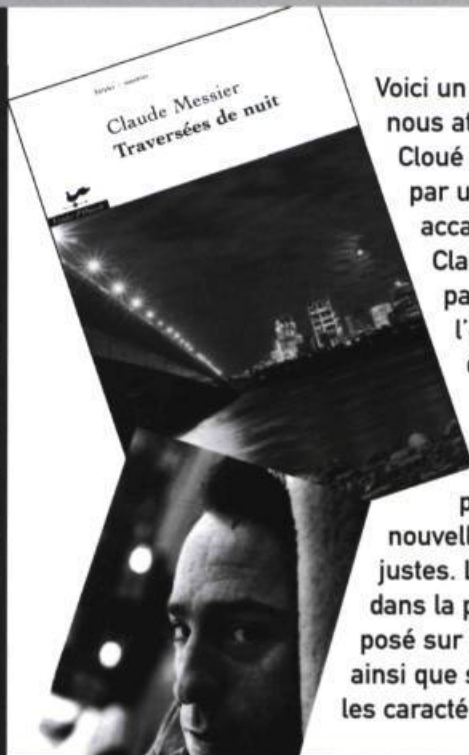


John Nihmey est coauteur d'un livre sur les « jumelles » Dionne qui a été porté à l'écran. Il est également journaliste.

Claude Messier

Voici un auteur dont la voix nous atteint de plein fouet. Cloué au lit, immobilisé par une maladie qui accapare son corps. Claude Messier prouve par ce recueil que l'esprit, quant à lui, demeure libre.

Parfois surprenantes, voire provocantes, ces nouvelles sont surtout justes. Leur justesse réside dans la précision du regard posé sur les personnages ainsi que sur la précarité qui les caractérise.



Claude Messier, demeurant à Montréal, a publié en 1991, un recueil de poèmes, *Renaissance*. Aujourd'hui, il nous offre *Traversées de nuit*.